

# MAG MAGAZINE

**ARAGON  
RENAUD CAMUS  
SPARKS  
EXTREME CENTRE  
MAN RAY  
PIERRE & GILLES  
TAN GUIDICELLI  
QUENTIN CRISP  
PATRICK SARFATI  
FASSIANOS  
PHILIPPE MORILLON  
DIVINE  
etc...**

# RENAUD CAMUS

**De nombreux textes ont été attribués à Renaud Camus. Autant dont il refuse la paternité : manière de se dégager du livre ou de mettre celui-ci en avant ? Toujours est-il que son nom reste associé à de nombreuses figures avec qui il partage une « autorité » qui tend à se dissoudre et qui a publié PASSAGE et TRAVERS (en collaboration avec Tony Duparc auteur de ECHANGE), premiers volumes des EGLOGUES, trilogie en quatre livres et sept volumes à paraître chez POL Hachette, et de TRICKS, BUENA VISTA PARK, et JOURNAL D'UN VOYAGE EN FRANCE.**

**Il habite un petit appartement au dernier étage d'un ancien immeuble de la rive gauche. Près de la porte d'entrée, une carte des sommets d'Auvergne et une paire de pinces à vélo. A l'intérieur, un bureau encombré de livres et de papiers (travail en cours ?), les volumes pastels des Belles-Lettres empilés à côté de la cheminée sous une photographie d'un détail du Colisée prise aux alentours des années 1850. A côté, un volume des photographies de Gilbert et George et, au fond de la pièce une rangée de disques dont le premier est « Prisoners of Zenda » de Ronald Coleman. Au dessus des disques, une photographie de l'auteur Tony Duparc (« Hair parted in the middle »). Près de la fenêtre un téléviseur où repose un numéro de la New York Review of Books du 25 septembre 80 avec Gore Vidal en couverture.**

**Une interview troublée par les bruits de la rue et un téléphone insistant. Une interview qui serait « A portrait of the artist as Renaud Camus » (œil bleu, polo blanc, 501).**

**Gérard Jean Pascal : Ce que nous voulions savoir avant d'entrer dans le détail, c'était ce qu'il était advenu de Tony Duparc, Denis Duparc, Renaud Camus, Denis Duvert, Denise Camus et Denis Du Parc ? De tous ces gens dont nous avons entendu parler et dont nous attendions quelque chose ?**

**renaud Camus :** Mais ils travaillent, ils continuent. Il y a un livre écrit avec eux qui paraîtra en janvier et qui, d'ailleurs, était fini avant le « Journal d'un voyage en France », où il en est même question puisque j'en donne une lecture publique d'un des derniers chapitres. Le livre était fini avant « Le Voyage » et l'éditeur a décidé de le publier après.

**— Ce sont de véritables écrivains ?**

Ce sont de véritables écrivains, oui, des personnages qui écrivent... et des personnes, mais un peu subtiles. J'ai du mal à les attraper : ils sont difficiles à joindre. Certains ont des problèmes de santé... je ne sais pas. Du côté de la schizophrénie un peu. En tout cas, ce sont de véritables personnages.

**— Avec « Travers » était annoncé toute une série d'ouvrages, « Les Eglogues », qu'en est-il de ce projet ?**

Ce projet est tout de même, en ce qui me concerne, central et essentiel, le reste n'étant que des à-côtés. Le plan général de l'œuvre, si je puis dire, est arrêté, mais quant à l'histoire, c'est vraiment une autre histoire.

**— Suite à « Travers », est-ce que la forme journal sera conservée ? C'est-à-dire ce plan général d'une semaine, ici à New York ?**

Oui... non, à vrai dire, le journal était un élément essentiel dans « Travers », mais déjà il avait tendance à se diluer et il se dilue davantage dans les suivants. Mais il y a tout de même des substances de la forme journal.

**— Mais cette idée d'un « Journal d'un voyage en France » casse le projet des « Eglogues »...**

Pourquoi "casse" ? Cela ne casse rien (rires). Les lecteurs des « Eglogues », manifestement, ne doivent pas s'attendre à des figures autoritaires très constituées, très solides... Il y a un écrivain, disons Renaud Camus, qui produit une œuvre, peut-être incohérente ou difficile à ranger sous une seule catégorie, enfin

dont les livres ont peu de rapports les uns avec les autres, donc un auteur un peu en ruines, éclaté, et d'autre part des personnages divers qui, au contraire, ont l'air de produire exactement la même chose. Ce sont les deux faces d'une même contradiction... Je crois que c'est assez cohérent dans son incohérence... Oui, on peut voir ça comme ça ; un auteur qui produit des choses qui semblent sans relations de style, d'écriture ou de niveau littéraire les unes avec les autres et d'autre part des auteurs, au contraire avec des noms différents, qui produisent une œuvre où leurs contributions sont indistinguables...

**— C'est très bien que nous en arrivions là, car nous voulons vous demander comment ont été écrits certains de vos livres ?**

« Comment ont été écrits certains de mes livres » est le sous-titre d'un des volumes des « Eglogues ». Il ne doit pas être écrit par moi, mais par Duparc qui est peut-être plus théoricien que je ne le suis. D'ailleurs je n'ai pas grand-chose à écrire sur ces choses-là, je crois qu'il faut se rapporter à ce qui est publié, ce qui est tout de même assez explicite sur ces questions, enfin qui parle lui-même de sa production ; qui est lui-même son propre commentateur.

**— Vous laissez aux lecteurs le soin de terminer l'ouvrage ?**

Oui, absolument, je leur laisse le soin de se l'approprier. Si l'on veut, je porte un regard sur la manière dont mes livres sont lus, mais ce n'est en aucun cas le regard d'un propriétaire ou d'un expert. Ce que peuvent en dire les lecteurs me paraît tout aussi légitime que ce que je peux en dire moi, et peut-être plus intéressant...

**— Un regard d'auteur mais sans pouvoir ? Sans autorité ?** Sans autorité, certainement, sans autorité.

**— Puisque nous parlons des lecteurs, envisagez-vous au moment où vous écrivez, vos lecteurs, à la manière dont Sainte-Beuve en écrivant ses « Lundis » imaginait telle ou telle comtesse dans son salon, en train de le lire. En fait il écrivait pour elles. Voilà : est-ce que vous écrivez "pour" ou est-ce que vous écrivez, "point" ? Ou "contre" ? (rires)**

Je ne sais pas. "Contre", je ne le pense pas. J'avais tendance à dire pour des raisons stratégiques ou des raisons théoriques un peu anciennes, que j'écrivais, "point". Mais on peut dire aussi que j'écris "pour" dans la mesure où ce que je fais est destiné à un lecteur. J'ai toujours été agacé par les gens qui disent "j'écris pour moi", c'est une formule qui m'exaspère. Je ne vois pas pourquoi ils publient des livres s'ils écrivent pour eux. Je trouve que ce qui fait qu'une œuvre existe, c'est qu'elle soit lue.

**— Avez-vous le sentiment de partager une sensibilité avec vos lecteurs ?**

Peut-être mais je me demande si ce n'est pas une illusion, une illusion nécessaire quand on écrit, mais en fait un sentiment qui est constamment déçu.

**— Est-ce que vous avez du feedback, vos lecteurs vous écrivent-ils par exemple ?**

Oui, mais...

**— Vous avez un fan club ? (rires)**

Pas encore. (rires)

**— Alors il faut le fonder ! (rires)**

J'ai quelques lettres de temps en temps, mais comme il est prévisible, pour parler en termes commerciaux, mon créneau est assez difficile à préciser, j'ai toujours des difficultés avec les lecteurs parce qu'ils ne s'intéressent pas à l'ensemble de ce que je fais, ou rarement. Je me souviens d'une catastrophique réunion de lecteurs dans une librairie de Bruxelles où le libraire avait eu l'idée de donner comme thème à la réunion, à la fois « Travers », et « Tricks ». Ce qui fait que quand on parlait de « Tricks » les lecteurs de « Travers » étaient indignés ou rasés (rires) et vice versa. Il y avait vraiment une scission dans l'assemblée et il était vraiment très difficile de dire quoi que

ce soit... Ça me plaisait d'un point de vue théorique, mais c'était un mauvais moment à passer... Je n'ai pas de rapports personnels avec mes lecteurs, sauf donc quelques lettres de temps en temps. Donc je ne sais pas quelle peut être leur sensibilité, j'ai toujours le sentiment un peu mélancolique de ne pouvoir « séduire » (avec beaucoup de guillemets) que par une partie de ce que je fais. Par exemple, dans le « Journal d'un voyage en France », il y a toute une partie qui pourrait plaire à un tas de vieilles dames de province qui partagent une sensibilité qui, à un certain niveau, est la mienne, lesquelles sont tout à fait indignées par d'autres aspects du livre. En même temps, il y a des lecteurs rescapés de « Tricks » qui sont horriblement ennuyés par tout l'aspect culturel, archaïsant, désuet, que je peux charrier dans ce livre. Mes lecteurs sont donc une entité très floue dans mon esprit.

— *Quelle idée vous faites-vous de ce que vous écrivez ? Pensez-vous laisser une trace, faire un legs ?*

Certainement, quand on écrit, il doit bien y avoir à un certain niveau de la psychologie de qui écrit, un désir de laisser une trace quelque part, ou d'arrêter le temps, ou de mettre de l'ordre dans la vie, dans sa vie. J'aime le concept de ce que serait l'inverse de la biographie, la "graphobie" (à ne pas confondre la graphobie) : le fait d'écrire sa vie.

— *De l'écrire avant de la vivre ?*

De la vivre comme une écriture. On parle toujours de l'influence de la vie sur le texte, et jamais du texte sur la vie. On peut voir la vie comme un texte, comme quelque chose qui se lit, qui s'agence : on peut avoir une conception textuelle de la vie.

— *Tout à fait. Et comment la vie se déverse-t-elle dans les livres, et surtout vice versa ?*

En tout cas, et c'est une chose qui m'oppose à la plupart des contemporains, il y a des échanges considérables entre l'un et l'autre. J'ai peut-être un sentiment exagéré que tout renvoie à tout. Je n'arrive pas à voir quoi que ce soit d'une façon pure. C'est très net dans « Le Journal ». Je suis incapable de voir une ville, un château, un paysage, sans que se superposent entre mes yeux et ce que je regarde un amas, un bric-à-brac culturel, où d'ailleurs l'erreur a autant de place que la vérité. Je suis obsédé par la coïncidence, le retour, l'association.

— *Vous opérez à ces moments-là dans votre vie de la même manière que l'auteur opère dans son livre...*

Excusez-moi. (téléphone)

— *... en structurant la réalité pour lui donner un sens ?*

Auteur de ma vie ? Oui, là encore un auteur sans beaucoup d'autorité. Il y a certainement des efforts pour ça. Peut-être parce que j'ai un sentiment particulièrement précaire de l'existence. Il est difficile d'aborder cela superficiellement, mais est-ce une peur de la mort, une peur de l'oubli... Mais oui, il y a une espèce de désir de mettre en ordre, qu'il reste ainsi trace d'une journée, d'une lumière, d'un sentiment ou d'un nom. Le seul moyen que j'aie trouvé c'est peut-être d'écrire littéralement, ou bien d'écrire la vie, de textualiser la vie en étant particulièrement sensible aux retours et aux coïncidences.

— *Ces renvois, ces coïncidences, donnent-ils plus de force à la vie ?*

Plus de force, je ne sais pas. En tout cas ça a l'air peut-être d'une défense, d'une façon de gérer l'existence.

— *C'est un peu la rendre plus appréciable aussi ?*

Certainement, la rendre plus appréciable, plus précieuse.

— *La rendre... plus romanesque ?*

Oui, plus romanesque (digression sur Oscar Wilde).

— *S'agit-il d'écrire sa vie au lieu de la vivre ?*

Peut-être que oui ?

— *Ou être dans une position intermédiaire ? Entre les deux : de battre en brèche cette scission qu'on fait systématiquement depuis Barthes, ou même depuis Proust, entre la parole et l'écriture qui seraient deux mondes, deux côtés strictement incommunicables, sauf à faire un détour. Vous seriez juste à la barre de séparation...*

Celle de "S/Z" ?

— *Vous seriez cette barre en étant ni S, ni Z. (rires)*

Oui, oui, ça me séduirait, mais comme toujours, son contraire aussi bien, quoiqu'il soit difficile là, de concevoir un contraire... Mais enfin, ce que cette idée néglige me séduit aussi. On tombe toujours dans la même problématique : au fond je suis de plus en plus tenté de théoriser, d'une façon tout à fait cafouilleuse, comme je peux le faire, ce que j'appelle l'enclave : j'ai toujours le sentiment, au sujet de n'importe quelle position, quand elle est en train de prendre, que l'important, c'est de défendre l'inverse, ce qu'elle ignore, ce qu'elle refoule. Être, dans tout discours, dans tout groupe, dans toute opinion, une enclave de ce qu'ils ne sont pas, de leur étranger. Je pense de plus en plus à une esthétique de l'enclave, et surtout une éthique. Tout à l'heure,

vous vous étonniez que, mettant en cause le concept d'auteur, je sois tout de même un auteur, mais il y a paradoxalement des choses auxquelles je suis attaché dans le concept d'auteur envisagé historiquement.

— *C'est bien ce que nous vous disions.*

Cette situation de pivot que vous proposez m'intimide un peu (rires), mais enfin, dans la mesure où la barre n'est pas droite... (rires)

— *C'est justement cette oscillation qui peut créer quelque chose... A propos du « Journal d'un voyage en France », que répondriez-vous si l'on vous reprochait certaines inexactitudes, un certain manque de réalisme ?*

Je suis toujours un peu agacé par l'obsession, disons policière, de la vérité, telle qu'elle s'exerce. En particulier, justement ce qu'on peut dire sur les pays, les voyages, les régions.

D'une part il y a le mythe selon lequel ne pourraient parler d'un pays que ceux qui y sont installés. Alors que la vision de ceux qui y passent seulement est tout aussi légitime, ne serait-ce que littérairement, ou esthétiquement. D'autre part... j'ai perdu ce que je voulais dire ! (rires). Non, voilà. Je veux dire : il n'y a pas de vérité intéressante... (téléphone)... Zut ! Pardon encore... Oui, je disais que la vérité n'est pas seule à être intéressante. L'erreur joue en voyage un rôle considérable qui s'inscrit tout à fait aussi bien dans la mémoire que la vérité ou la maîtrise. Je ne crois pas au réalisme des guides qui vous disent que les choses sont comme-ci ou comme-ça. Les choses ne sont pas vraiment comme ça. Je crois que le réalisme, tout simplement, c'est de tenir compte du regard, de la subjectivité, de la lumière du jour, des nuages ; qu'on ait bien ou mal dormi ; qu'on soit heureux ou malheureux ; qu'on attende quelqu'un ou personne... Les guides me paraissent toujours parler d'un monde totalement imaginaire. Je trouve aussi que le réalisme ne porte jamais sur l'écriture même, et donc dans « Le Journal d'un voyage en France », effectivement, il y a un réalisme de l'écriture, puisqu'il est indiqué le temps que prend d'écrire telle page, les interruptions... téléphoniques ou autres qui interviennent au moment de l'écriture au sens matériel des choses. Mais quand je dis qu'il n'y a pas d'écriture dans ce livre, on me répondra alors que c'est un livre brut. Il y a toute une mythologie qui m'agace un peu du document quasiment brut, une espèce de mythe du naturel, du non touché. Ce n'est pas ça non plus. C'est réaliste dans le sens où ça dit tout, ce qui est le principe de ce livre.

— *Si l'on devait hiérarchiser les choses ou les objets qui vous environnent, on donnerait comme valeur suprême le potentiel de désir que vous pouvez y attacher — de désir ou d'association...*

Ce qui dans mon esprit est à peu près la même chose. Les deux sens de l'expression "ça ne me dit rien", pour moi se confondent. Le principe absolu de mon plaisir littéraire, ou de mon plaisir tout court est, ce que dans certaines langues un peu désuètes déjà, et pompeuses, on appelait la "surdétermination".

— *Oui, oui, c'est ça. "Que ça fasse des ronds dans l'eau et que ça en fasse le plus possible".*

Oui, par exemple je suis incapable de voir un tableau sans penser à d'autres tableaux. Les visages me touchent parce qu'ils m'énervent rappellent d'autres, les noms par leur rimes, leur résonances.

— *S'il fallait réduire votre travail, ce serait à cela, à cet enchevêtrement...*

Oui, l'enchevêtrement, ou bien un mot que j'aime beaucoup, l'entrelacs...

— *L'enchevêtrement...*

L'entrelacs, c'est un si joli mot (rires). Ou encore des passages, des échanges, des travers. Je m'intéresse peu à ce qui serait là, en soi. Je n'y crois pas.

— *Et le thé ? Je crois que vous avez des positions arrêtées sur le thé. En voyage... (digressions sur les malheurs des buveurs de thé en voyage)*

Eh bien, en ce moment je préfère le Lapsang Souchong.

— *Puisque nous parlons de futilités, nous pourrions continuer : quels sont les livres que vous emporteriez sur l'île déserte ?*

Je pense que j'essayerais de tricher, que je prendrais les plus longs. J'ergoterais pour savoir si Shakespeare complet ça fait un seul livre. J'essayerais de tricher... Et « La Recherche », en tout cas.

— *Voulez-vous jouer au portrait chinois ?*

Si j'étais eeci, qu'est-ce que je serais ?

— *Voilà. Alors, si vous étiez un écrivain ?*

Ça, je ne sais pas... C'est... Ah, au fond... (rires) Être Larbaud me plairait bien... En ce qui concerne ce jeu, je suis volontaire pour répondre à une question : si j'étais un morceau de musique, je voudrais être le Quintette avec clarinette op. 115 de Brahms.

— *C'est bien, elle n'était pas posée. (rires)*

J'y pense tout le temps quand j'entends cette œuvre, je me dis

# MAG MAGAZINE



(Didier Lacoste d'Actel)

quelle chose merveilleuse ce serait d'être ça.

— *Et si vous étiez un sport ?*

Si j'étais un sport?... Bof, le tennis alors.

— *Un corps d'armée ?*

Un corps d'armée ? Je ne sais pas... Un corps avec un joli nom. J'ai rencontré un hussard récemment, ça m'a beaucoup touché.

— *Très bien. Et un moment ?*

(Il réfléchit) L'ultime fin de l'après midi, en été.

— *Un endroit ?*

(sourire) Les jardins sur les remparts à Lucques.

— *Et un péché, capital ou non ?*

(long silence) Je ne sais pas.

— *Et, enfin, une citation ?*

C'est une chose qui varie tous les jours. Il y a tous les jours une citation, une phrase qui m'obsède. Ça change tout le temps. le lendemain, si je me souviens de celle du jour précédent, je ne vois plus ce que je lui ai trouvé. Mais là, tout de suite, ce qui me vient à l'esprit, si on faisait un jeu d'automatisme, c'est : "Enfance, mon amour, j'ai bien aimé le soir aussi..."

— *Puisque nous en sommes aux confidences, pourriez-vous nous donner un souvenir d'enfance ?*

Je ne vois rien, comme ça. Il faudrait être plus spécifique. je ne pense à aucun souvenir en particulier.

— *Aucun côté ? Rien ?*

Si, j'en ai un tas... Je crois que mon premier souvenir d'enfance (mais ça je suis sûr de l'avoir écrit quelque part), c'est d'avoir été

dans un berceau dans un jardin, et d'avoir vu — c'est très banal, je suis désolé — des nuages bouger. Mon premier souvenir d'enfance, ce sont des nuages qui passent.

— *C'est un joli souvenir... Maintenant, quelques questions dans le désordre...*

Ah, comme c'est bien, j'adore les interviews. C'est très agréable. J'ai une grande difficulté d'échange, de conversation. Ça m'est très agréable qu'on me pose des questions... Oui... je n'ai aucun vouloir-dire ; un certain vouloir-écrire mais aucun vouloir-dire. Et je n'ai jamais envie d'être volontaire pour dire quelque chose. Il faut qu'il y ait une demande. Le fait qu'on pose des questions, c'est vraiment très bien : on n'a pas le choix de ce qu'on va dire.

— *Que serait Le Livre ? avec un « L », comme celui de Mallarmé.*

(long silence) Encore une fois, le plus vaste possible. S'il fallait qu'il n'y en ait qu'un, je m'arrangerais pour faire en sorte qu'il le soit tous. Et au fond, peut-être que « Les Eglogues » suivent cafouilleusement ce dessein-là.

— *Et jusqu'à quel point la parole mange-t-elle l'écriture, jusqu'à quel point elle l'empêche, ou alors la stimule ?*

Non, enfin la stimule, pas dans mon expérience ; la consomme ou la consomme, oui, certainement. J'ai lu récemment des choses très bien dans Maurice de Guérin là-dessus. Il rentre dans sa chambre après un dîner, absolument désespéré et il écrit dans son journal : « comme un idiot, j'ai encore parlé de tous mes projets, de ce que je voulais écrire, et ça me paraît dérisoire ». C'est une phrase qui m'a beaucoup touché. C'est un sentiment que je partage tout à fait. Il y a quelque chose de sacré dans l'écriture qui fait qu'on ne peut pas en parler. Ça la dévalue totalement d'en faire l'objet de conversations :

— *Pourtant ça ne semblerait pas être votre cas puisque chez vous la parole et l'écriture semblent intimement liées. Il n'y aurait pas de césure entre l'existence et la création.*

J'aurais eu jadis une réponse qui m'aurait parue très bien, qui était : "j'écris parce que je n'ai rien à dire". Et puis, mon amie Danièle Sallenave a fait toutes sortes d'objections à cette formule (rires) et comme la plupart des objections qu'on me fait, elles m'ont parues tout à fait fondées. Cela dit, je reste tout de même attaché à cette phrase et certainement, j'écris parce que j'ai beaucoup de difficultés à parler. Je suis très incompetent dans les rapports sociaux. Et d'autre part, quand j'écris vraiment, quand je travaille, je suis passablement retiré du monde, j'allais dire "que je ne peux pas écrire en voyageant". Mais il faudrait expliciter le terme écrire qui est, ces années-ci, très ambigu et qui prête à des tas de malentendus. J'entendais écrire au sens plein du terme, c'est à dire au sens moderne du mot.

— *Qu'est-ce qu'il fait quand il n'écrit pas ? Et vice versa ?*

Qui est "il" ? Quelle façon troublante... (rires)

— *... C'était tout simplement la dernière question.*

Attention, attention, ma raison est vacillante (rires)

— *Nous ne voudrions pas être responsable d'une schizophrénie subite.*

Subite ne serait pas le mot en l'occurrence.

— *Que faites-vous quand vous n'écrivez pas ?*

J'écoute de la musique. Je voyage autant que je peux. Je vois mes amis. Je fais l'amour. Je lis, moins que je le souhaiterais. Justement écrire est peut-être contradictoire à la lecture.

Toujours est-il que j'ai l'impression de lire très peu maintenant. En tout cas, je lisais beaucoup plus quand j'étais adolescent.

— *Merci.*

Merci beaucoup.

(Interview par Gérard Jean Pascal)



# AZINE TRIMESTRIEL



KIM



ACTUALITE DU MONDE LIBRE



COLT STUDIOS



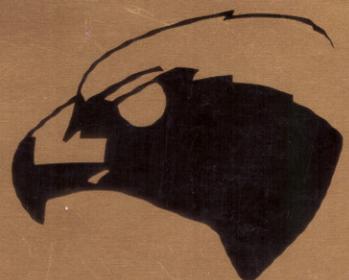
10, RUE DU PERCHE



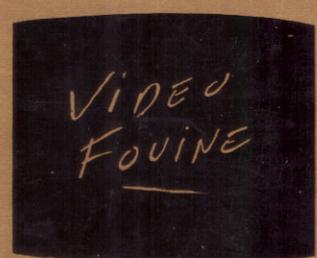
MAGAZINE TRIMESTRIEL



MOUVEMENT EXTREME CENTRE



RAHBAND FALCON



VIDEO FOUINE

